

« Scum » : la violence carcérale, métaphore de l'Angleterre thatchérienne

Refusé par la BBC, repensé pour le cinéma, le film d'Alan Clarke exprime sous une forme presque abstraite, et pourtant réaliste, la dureté de la société britannique

REPRISE

Le 17 août, le Paymaster général de Sa Majesté, Matthew Hancock, annonçait son intention de créer des *boot camps* (« camps d'entraînement ») pour les jeunes chômeurs afin de créer une éthique de travail « qui ne connaît pas les excuses ». Si ces *boot camps* voient le jour, ils prendront leur place dans une longue généalogie d'établissements britanniques destinés à remettre les pauvres et les dévoyés dans le droit chemin, remontant jusqu'aux « *workhouses* » du temps d'Oliver Twist.

La nouvelle sortie de *Scum*, long-métrage réalisé par Alan Clarke en 1979, ravive le souvenir d'une autre catégorie d'établissements, les *borstals* (du nom du village où le premier d'entre eux fut installé, à la fin du XIX^e siècle). On y enfermait les jeunes délinquants, à l'abri des regards du monde pour les « redresser », selon la terminologie française. *Scum* (« ordure », « raclure » en français) est l'appellation correcte pour les jeunes pensionnaires du centre que filme Alan Clarke, si l'on s'en tient à l'appréciation et aux projets que la société britannique a formés à leur égard.

Carlin (un très jeune Ray Winstone, dont la lippe méprisante

contredit le teint de bébé) arrive dans ce *borstal* précédé d'une réputation flatteuse et périlleuse : il a cassé la gueule d'un gardien d'une autre maison de redressement, ce qui le fait craindre des gardiens comme des caïds détenus qui contrôlent les lieux.

Par son scénario et son rythme, qui alterne séquences dialoguées destinées à cerner les personnages et pics de violence, *Scum* répond aux canons du film de prison. Au bout d'une demi-heure, Carlin a pris la direction de l'aile où il est incarcéré. Il se lie d'amitié avec Archer (Mick Ford), un intellectuel qui affronte directement l'administration en refusant de consommer de la viande ou en revendiquant le droit de lire Dostoïevski.

Terrible élégance

Mais le contraste entre les deux caractères ne mène pas là où un metteur en scène classique serait arrivé – à la réforme de Carlin et à sa prise de conscience. Alan Clarke n'est pas de ces metteurs en scène. *Scum* est son premier long-métrage pour le cinéma, et c'est un accident. Jusque-là, Clarke, né en 1935 et mort en 1990, a toujours réalisé ses fictions, de tous formats, pour la BBC. Mais lorsqu'il a présenté *Scum*, en 1977, l'institution s'est effarouchée et a refusé de diffuser le téléfilm.

Le film répond à une mécanique simple et folle, qui se nourrit de la chair humaine fournie par le système judiciaire

Clarke a alors filmé une autre version, destinée aux salles, avec la plus grande partie de la distribution originale (dont Ray Winstone). D'où, peut-être, cette adhésion aux figures classiques du film de prison. Alan Clarke n'en a pas pour autant renoncé à son style, qui tend vers une espèce d'abstraction réaliste. Le scénario (de Roy Minton) et la mise en scène font abstraction de pans entiers de la réalité.

Les détenus du *borstal* n'ont pas de distractions, n'écotent pas de musique, ne soutiennent pas d'équipes de football. Ils sont tout entiers tournés vers les nécessités et les difficultés de la survie à l'intérieur de l'institution. Le personnel pénitentiaire est seulement mu par la volonté d'affirmer son autorité, et n'exerce celle-ci que pour assurer l'ordre le moins exigeant, moralement, intellectuellement ou

socialement. Seule la fixation du gouverneur du *borstal* sur la nécessaire adhésion de ses pensionnaires à la doctrine de l'Eglise anglicane rappelle directement que l'intrigue se déroule au Royaume-Uni.

Le spectateur peut presque voir *Scum* comme le diagramme d'une mécanique à la fois simple et folle, qui se nourrit toute seule de la chair humaine que le système judiciaire lui fournit. Cette tendance, qui confère au film sa terrible élégance, est équilibrée par l'espace qu'Alan Clarke ménage à ses interprètes. La variété des accents, des types physiques, des maintiens parmi les détenus, et l'intensité de tous les acteurs donnent vie au monde extérieur.

Le réalisateur britannique joue également de l'opposition entre la violence des mécanismes sociaux et le décor anodin, parfois plaisant, du *borstal*, avec ses jardins, ses serres et ses salles de jeux. Nul besoin d'une imagination débordante pour y voir une représentation de l'Angleterre de la fin des années 1970, celle qui vit à la fois l'accession au pouvoir de Margaret Thatcher, les émeutes urbaines et l'explosion punk. ■

THOMAS SOTINEL

Film britannique d'Alan Clarke (1979), avec Ray Winstone, Phil Daniels, Mick Ford (1 h 37).